

Simone pleurait en écoutant les lignes que nous venons de reproduire, mais elle ne pouvait s'empêcher de penser tout bas :

—Pauvre enfant... son amour trouble sa raison !

Quand Mlle Bressolles eût achevé sa lecture, elle replia la feuille et la glissa dans l'enveloppe, qu'elle tendit à Simone en lui disant :

—Voici la lettre...

La jeune fille la prit et répondit :

—Je la donnerai à M. Servet en le priant de la remettre à M. Albert de Gibray.

Elle allait fermer l'enveloppe à la gomme.

—Laissez-la ouverte... fit vivement Marie.

—Pourquoi ?

—Je veux que M. Servet la lise... Je veux qu'il sache de quoi il se charge...

Simone allait répondre.

Elle n'en eut pas le temps.

On frappait à la porte.

Sur un signe de Marie, la jeune lingère cacha la lettre dans son corsage.

—Entrez... dit la malade.

La porte s'ouvrit et M. Bressolles fit son apparition en compagnie du docteur.

—C'est vous, mon enfant ? fit avec bienveillance l'ex-architecte en reconnaissant Simone qui le saluait. Je suis enchantée de vous voir et surtout de vous trouver aussi bonne mine... Vous êtes tout à fait bien portante maintenant ?

—Tout à fait, oui, monsieur.

—Vous vous trouvez heureuse chez Mme Dubief ?

—Plus heureuse que je ne saurais l'exprimer... et c'est à vous, monsieur, et à mademoiselle votre fille, que je dois mon bonheur... Je suis venue deux fois déjà pour témoigner ma reconnaissance à Mlle Marie, mais monsieur le docteur avait défendu toute visite...

—Vous pouvez venir maintenant autant qu'il vous plaira, mademoiselle, répliqua le médecin. Je recommande les distractions à notre chère convalescente.

—Si j'étais libre, je serais toujours ici... balbutia Simone. Je ne m'appartiens pas ; mais puisqu'on veut bien me le permettre, je viendrai le plus souvent possible. Adieu, mademoiselle...

—Non pas adieu, Simone, au revoir ! à bientôt !

—Oui... à bientôt !...

—Embrassez-moi, mon amie...

La lingère, toute rougissante, embrassa Marie, et se préparait à sortir en s'inclinant devant le docteur et l'ex-architecte.

—Mon enfant, lui dit ce dernier, Mme Bressolles sera, j'en suis sûr, enchantée de vous voir, sachant que Marie éprouve pour vous le plus vif intérêt. Vous ferez bien d'aller la saluer au passage. Vous la trouverez au grand salon où elle cause avec M. Maurice Vasseur...

—J'y vais, monsieur.

Simone se souciait médiocrement d'affronter la présence de cette belle et hautaine personne qui l'avait si dédaigneusement traitée lors de sa première visite à l'hôtel de la rue de Verneuil ; mais, obéissante avant tout, elle ne pouvait se soustraire à une démarche jugée convenable par le maître du logis.

Elle descendit l'escalier et se trouva dans un vestibule, dont l'une des portes donnait sur le grand salon.

La jeune fille ouvrit cette porte.

Le salon était vide.

En ce moment, le valet de chambre qui avait introduit Simone traversa le vestibule.

Vous cherchez la sortie, mademoiselle ? demanda-t-il.

—Non, monsieur... Je cherche Mme Bressolles afin de lui présenter mes respects... M. Bressolles m'a dit que je la trouverais au grand salon...

—Madame y était tout à l'heure, en effet... Elle s'est dirigée vers la serre avec M. Vasseur. Voulez-vous, mademoiselle, que je vous conduise ?

—Oh ! non, monsieur, j'aurais peur d'être indiscret. Je reviendrai dimanche et je solliciterai l'honneur de saluer Mme Bressolles.

Puis, sans attendre la réponse du valet de chambre, la fille de Valentine Dharville quitta précipitamment l'hôtel.

Cinq minutes plus tôt, elle se serait trouvée en présence de Maurice Vasseur qui la cherchait, nous savons dans quel but.

Maurice causait avec Mme Bressolles dans la serre où ils s'étaient retirés pour se mettre à l'abri des oreilles indiscrettes, et se laissait convaincre de marier Mlle Marie.

XX

—Voici l'heure du déjeuner... dit Mme Bressolles. retournons au salon...

M. Bressolles et le docteur les y rejoignirent bientôt...

Marie ne descend-elle pas ?

—Dans cinq minutes... répliqua l'ex-architecte... Je vous annonce, ma chère, que notre ami Dufresnes veut bien nous faire le plaisir de déjeuner avec nous.

—Docteur, vous êtes un homme charmant ! Avez-vous parlé à Marie de votre projet ?...

—Pas encore, chère madame... Laissez-moi choisir le moment favorable...

—Eh ? bien ! moi, dit Valentine, j'ai parlé à M. Maurice...

L'ex-architecte et le médecin regardèrent le jeune homme qui semblait en proie à un trouble violent.

—Vous avez eu tort... fit M. Bressolles.

—Pourquoi ?

—Nous ne pouvons violenter le cœur de notre fille, et si elle refusait ce mariage...

—Je souffrirais sans me plaindre, monsieur, interrompit Maurice avec une émotion feinte. Je saurais me résigner, mais l'amour est communicatif, et le mien est si grand que j'espère me faire aimer...

Au moment où le jeune homme prononçait ces derniers mots, Marie franchissait le seuil du salon.

—De qui voulez-vous vous faire aimer, monsieur Maurice ? demanda-t-elle sans attacher d'importance à sa question.

—De vous, mademoiselle... répondit en s'inclinant le fils d'Aimée Joubert.

La jeune fille lui tendit la main.

—Mais c'est déjà fait, répliqua-t-elle. Vous êtes mon ami... je vous aime beaucoup.

Le docteur et M. Bressolles échangèrent un rapide coup d'œil qui signifiait : *Tout va bien !*

Le valet de chambre vint annoncer que le déjeuner était servi.

**

Gabriel Servet, en rentrant chez lui, avait trouvé la carte du comte Yvan.

Il connaissait le jeune Russe pour l'avoir rencontré deux ou trois fois chez M. de Gibray.

—Ce monsieur reviendra demain, dit le domestique.

—Je serai heureux de le voir, pensa Gabriel, car il m'apportera certainement des nouvelles d'Albert.

Il était dix heures du matin, le lendemain, lorsque le comte Yvan entra dans l'atelier.

L'artiste le reçut avec un empressement tout amical.

—A quoi dois-je le plaisir de votre double visite ? demanda-t-il en lui serrant la main ?

—Je viens vous trouver de la part de notre ami commun, Albert de Gibray... Il m'a chargé de vous présenter de sa part une requête.

—Elle est accordée d'avance ; mais, ayant de m'expliquer de quoi il s'agit, donnez-moi des nouvelles de ce cher enfant.

—Son état est le même... Il se manifeste en ce moment chez lui un véritable temps d'arrêt de la maladie... Les médecins se demandent avec inquiétude si le changement qui succèdera à cette sorte de *statu quo* conduira le malade vers la guérison ou vers la mort... Dieu veuille que se soit vers la guérison ! Mais j'ai hâte d'arriver au sujet qui m'amène... Vous savez qu'Albert a dans le cœur un grand amour...

—Oui, pour une charmante jeune fille qu'il a rencontrée ici même, dans mon atelier.

—Eh bien ! ce lui serait une immense consolation, au milieu de ses souffrances, que d'avoir auprès de lui sans cesse le portrait de Mlle Bressolles...

—Je comprends... Vous venez me demander une réduction du portrait commencé il y a quelques semaines. et interrompu par la maladie de la jeune fille...

Yvan Smoiloff expliqua qu'Albert désirait une simple miniature, un médaillon qu'il pût tout à son aise appuyer contre ses lèvres et presser contre son cœur...

—Une miniature ne s'improvise pas... répondit Gabriel Servet. Il me faudra plusieurs jours de travail...

—L'impatience d'Albert est extrême...

—Eh bien, il existe un moyen de la satisfaire sur-le-champ.

—Quel est-il ?

—J'ai ici une épreuve photographique très réussie de Mlle Bressolles qui me l'a donnée pour me permettre de m'occuper du portrait en son absence... Je vais vous la remettre pour Albert... Il la trouvera plus précieuse que toutes les miniatures de la terre, puisque c'est la reproduction quasi vivante de l'objet aimé.

Gabriel Servet fouilla dans un meuble et ajouta :

—Voici cette photographie...

En même temps, il tendait au comte un portrait-carte.

Le jeune Russe, après l'avoir examiné, s'écria :

—Positivement, cette jeune fille est adorable !

—Adorable, en effet, c'est bien le mot ! Son âme charmante et son cœur angélique se reflètent sur ses traits si doux ! Certes elle ferait le bonheur d'Albert...

—Pourquoi donc M. de Gibray, le père, semble-t-il s'opposer à un mariage convenable sous tous les rapports ?...

—A cette question je ne pourrais répondre... Il y a là quelque chose d'obscur, d'inexplicable... Je soupçonne un mystère dans le passé du juge d'instruction, un secret de famille... Bref, j'entrevois une énigme dont nous ne saurons peut-être jamais le mot. Si j'étais à la place de M. de Gibray, Albert aurait depuis longtemps déjà épousé Marie Bressolles... Rien de ce qui arrive ne serait arrivé... J'aurais un fils vivant et joyeux, au lieu d'un fils à demi-mort... Un tel résultat valait assurément la peine de s'en préoccuper.

L'entretien fut interrompu par un bruit de sonnette retentissant dans l'atelier.

On venait d'ouvrir la porte du rez-de-chaussée.

—Qu'est-ce que cela ? demanda le Russe.

—Une visite qui m'arrive... répondit Gabriel Servet.

Le comte se leva.

—Je vous quitte, fit-il en serrant la photographie dans son portefeuille.

—Restez donc... Vous ne pouvez me gêner... Je n'ai de secrets d'aucun genre.

On frappa discrètement à la porte de l'atelier.

—Entrez ! cria l'artiste.

La porte s'ouvrit.

Simone, toute rose d'émotion, était debout sur le seuil.

Gabriel Servet poussa une exclamation de joie.

Il alla vivement à la jeune fille, la prit par les mains et l'amena au milieu de l'atelier en s'écriant :

—Simone ! ! ! En croirais-je mes yeux ! ! ! Simone fraîche comme le printemps et potelée comme une petite caillè ! ! ! Simone ! chère Simone ! que je suis heureux de vous voir ainsi ! !

Puis le peintre, avec une familiarité toute fraternelle embrassa sur les deux joues la nouvelle venue, dont les yeux devinrent humides sous le coup du grand attendrissement qui s'emparait d'elle.

—Moi aussi, M. Servet, je suis bien heureuse... murmura la jeune fille d'une voix un peu tremblante. J'étais venue déjà...

—Je le sais, chère enfant, on me l'a dit... Je ne vous accusais pas, croyez-le bien, d'avoir oublié votre ami...

—Vous oublier, M. Servet ! ! ! Est-ce que ce serait possible ?...